

Retour d'utopie

Villedieu-les-Poêles/Paris-Montparnasse, 13 juillet 2021

La plupart des participants au colloque de Cerisy étaient déjà partis en voiture, mais nous étions encore quelques-uns à rentrer en train vers Paris. Nous devions attendre 15 :15 pour rejoindre la gare de Villedieu-les-Poêles et prendre le TER de Granville à Paris-Montparnasse.

Quand le train est arrivé en gare, les adieux n'avaient pas encore été échangés, un peu comme si nous voulions nous laisser croire que nous allions être tous dans la même voiture et qu'on allait pouvoir prolonger encore peu l'euphorie interactionnelle de Cerisy. Mais nous avons dû courir sous la pluie vers nos voitures respectives. Et personne, durant le trajet de trois heures, n'a cherché à retrouver les uns et les autres. Ainsi personne n'a brisé l'illusion : ce fut la faute à une règle supérieure—dans un train bondé, on respecte la place assignée.

Je me suis retrouvé en voiture 13 avec une collègue ; je me suis assis dans un carré de quatre places : je sais par expérience qu'ils ne sont pas aussi rapidement réservés que les sièges en duo. Mais ma collègue n'est pas venue s'asseoir en face ou à côté de moi ; elle s'est assise à sa place et s'est plongée dans la lecture de son téléphone-- et moi aussi. En fait, nous avons adopté un « consensus temporaire », comme dit Goffman (*working consensus*) : on s'est silencieusement mis d'accord pour ne pas se parler ; chacun acceptant le fait qu'on avait secrètement envie de se retrouver seul/e après une semaine de bavardages permanents.

Un moment donné, elle s'est levée et est allée demander à un jeune homme de ne pas parler aussi fort dans son téléphone. Celui-ci s'est excusé mais a continué à bougonner à mi-voix sur le fait qu'il avait payé son billet comme tout le monde, et que si sa voix dérangeait quelqu'un, il n'avait qu'à aller ailleurs. Ses soliloques sont encore montés d'un cran quand ma collègue est finalement venue s'asseoir à côté de moi pour reprendre une conversation sur l'objet de son intervention de l'avant-veille. « Oh, là, vous parlez trop fort, vous me dérangez. Je ne vais pas me laisser emmerder ainsi, etc ». Nous avons continué à discuter, tout en baissant légèrement la voix. Je me suis dit in petto qu'on n'était vraiment plus à Cerisy, quand tout le monde bavarde à table sans que jamais personne ne demande à son voisin de baisser le volume.

Arrivés à la gare Montparnasse, un groupe s'est reconstitué sur le quai, mais la foule était telle que certains sont partis très vite, comme emportés par le flot—une autre façon de se quitter en s'appuyant sur une instance supérieure. Les quelques-uns que nous étions encore ont commencé à zigzaguer entre les immenses flaques d'eau qui s'étaient formées dans le hall. Nous nous sommes arrêtés très vite parce que nous nous rendions compte que nous devions aller dans des directions différentes. Le « dernier filament de Cerisy », comme je l'ai appelé, s'est effiloché sans démonstration d'affection—juste un « bon, ben à bientôt ? » avec un geste de la tête ou de la main mimant une salutation. Pas de poignées de main, pas de bises un-deux-trois, pas de hugs avec frottement de la main dans le dos, contrairement à ceux qui avaient pu déployer leurs adieux à Cerisy. Nous étions bien redescendus sur terre.